

John Ninet: Un témoin suisse de la révolution égyptienne de 1882

Anouar Louca et Anne-Lise Louca

John Ninet 1815-1895. Un disciple de Rousseau au pays des fellahs, Genève, Editions Slatkine, 2010, 271 pages.

Nizar Tajditi*

P. 175-179

Le “printemps arabe”, qui a renversé ou profondément secoué ces deux dernières années presque l’ensemble des états arabes (mis à part les pays du Golf), vient rappeler les mouvements de fond qui travaillent les sociétés arabes, depuis la décolonisation inachevée du milieu du XX^e siècle.

Si politiciens, politologues ou journalistes furent très surpris par l’étendue et la radicalité de ce phénomène révolutionnaire, les sociologues et les historiens, qui connaissent mieux l’histoire et la dynamique propres aux peuples méditerranéens, le furent beaucoup moins. Beaucoup de revendications politiques et sociales des jeunes militants de ce mouvement, comme le respect des droits humains fondamentaux (liberté, égalité, travail, etc.), la liberté d’opinion, la redistribution des richesses nationales, la bonne gouvernance, ne datent pas d’aujourd’hui. Ils furent au cœur des débats et des batailles qui, depuis la fin du XIX^e siècle, soulevaient les populations arabes vivant sous pression coloniale.

La parution, à Genève dans une maison d’édition connue par la qualité de ses collections, de ce livre posthume de l’historien comparatiste Anouar Louca (1927-2003), acquiert de l’actualité une importance évidente.

Deux raisons au moins peuvent expliquer la portée de cet ouvrage récent:

a) Il s’agit, à notre connaissance, de la première biographie érudite consacrée à John Ninet. Ce Genevois, oublié dans sa patrie et ressuscité aujourd’hui par cet éclairage, présentait en Europe des profils très peu compatibles avec l’ère coloniale. Il n’était pas seulement planteur de coton sur les bords du Nil au compte du vice-roi Ali Pacha et sa dynastie, négociant et secrétaire consulaire. Fin observateur des moeurs de la colonie européenne d’Alexandrie,

* Faculté des Lettres de Tétouan. Ceaup.

il fut également correspondant de *The Times*, du *Siècle*, de la *Revue des Deux Mondes* et ami complice d'Ahmad Urâbi (= Arabi Pacha), chef de file des indépendantistes égyptiens.

b) L'achèvement de l'ouvrage fut un véritable «défi» lancé et gagné par l'épouse de l'historien regretté, Anne-Lise Louca. «Rattrapé par la maladie, écrit cette dernière, l'auteur n'a pu mener à terme son ambitieux projet. À son décès, six chapitres de la biographie étaient terminés. Restaient en suspens la révolution d'Arabi et ses funestes conséquences.» (p. 10), c'est-à-dire, six autres chapitres (7, 8, 9, 10, 11, 12) achevés par A.-L. Louca.

Dans l'«Avant-propos», M^{me} A.-L. Louca rappelle comment la figure et l'œuvre de J. Ninet furent l'un des centres d'intérêt du professeur Anouar Louca. Depuis sa célèbre thèse sur les *Voyageurs et écrivains égyptiens en France au XIX^e siècle* (Paris, 1970), l'érudite, qui enseigna au Caire, à Aix-en-Provence et Lyon, suivait en effet la nature des «influences» et la «dynamique des échanges culturels» entre les pays du bassin méditerranéen. Ensuite, elle signale, les conditions d'accès aux archives et papiers sur lesquels s'est appuyé l'enquêteur: «après les dossiers difficilement accessibles de la Citadelle du Caire, où n'existait même pas une photocopieuse, la plongée dans la documentation des institutions genevoises était un pur bonheur.» (p. 10).

Dans les trois premiers chapitres, intitulés respectivement, 'D'Aubonne à Genève' (pp. 15-28), 'Louise Repington' (pp. 29-42), 'Saint-Gervais et le Collège de Calvin' (pp. 43-54), Anouar Louca suit à la trace les origines modestes de la famille de John Ninet. Puis, il décrit le milieu protestant et républicain particulier dans lequel l'enfant fragilisé de parents divorcés puis le jeune homme s'était élevé et forgé ses premiers outils d'ouverture sur le monde industriel contemporain. «Commis négociant», J. Ninet parfait son enseignement basique en mathématiques et comptabilité par des cours d'humanités classiques dans le Collège et ensuite dans l'Académie: «Ses activités futures, d'écrivain et de négociant, prouveront assez la fécondité» de cette éducation genevoise (p. 53).

Formé 'Dans le laboratoire de la démocratie', J. Ninet gardera, en dehors de Genève, l'idéal rousseauiste de l'émancipation universelle des peuples. C'est le résultat de l'interrogation principale du chap. IV (pp. 55-82): «Dans quelle mesure, J. Ninet, élevé à Saint-Gervais, citadelle de l'opposition politique, a-t-il partagé pareils desseins [radicaux de Buonarroti?]' (p. 79). Non moins décisive pour le jeune J. Ninet, sur le plan technique, est 'L'initiation américaine' (chap. V, pp. 83-116) aux nouvelles méthodes mécanisées de la culture du coton. «Un souci de la qualité a donc présidé à ce déplacement, nous dit Anouar Louca. Aller à la source, au-delà de l'océan, pour étudier le cycle végétatif complet du cotonnier producteur de la longue soie, depuis sa semence jusqu'à sa cueillette et son exportation, de façon à pouvoir intervenir à chaque étape afin de pallier les difficultés et maîtriser la situation, c'était une option radicale, plus exigeante que la ruée des «négociants» vers l'abondance lucrative d'une matière première dont ils ne discernaient que superficiellement les nuances.» (p. 104). Le dernier chapitre rédigé par Anouar Louca, chap. VI (pp. 117-142), est substantiel. Avec sa minutie caractéristique, l'auteur retrace bien 'L'épopée du coton en Égypte'. Non pas du point de vue de l'historiographie coloniale, mais plutôt à partir de l'expérience vécue de J. Ninet, «planteur du coton» au service de Méhémet-Ali de 1839 à 1843. Il relève comment, à l'arrivée de J. Ninet, l'Égypte, dont la «vocation cotonnière» est déjà consacrée en Europe, était étroitement gérée par le vieux Pacha – détenteur de tous les monopoles: terres expropriées, outils et matières de la production, commerce avec les étrangers – «comme

une entreprise privée» (p. 117). Chargé par cet omnipotent de «cultiver dans le delta du Nil, 2000 feddans de coton *Sea-island*» (espèce américaine), le jeune suisse de 24 ans constata au fil des années passées les dégâts considérables de l'agriculture intensive d'état et de l'exploitation du fellah égyptien réduit par le dirigisme mercantile à la «condition du simple ouvrier agricole» (p. 122). Cette condition socio-économique s'aggrave terriblement avec les successeurs intéressés du vice-roi: «C'est au temps de Saïd puis d'Ismaïl, note l'auteur, que le fellah se trouvera face au pouvoir de l'Europe et non seulement face au pouvoir des pachas. Incursion économique, puis politique, qui va compliquer la situation de l'Égypte.» Ce processus est fatal au pays puisqu'il conduira les pauvres fellahs égyptiens à la dette et la faillite généralisée (p. 132).

En arrière-plan de ce tableau socio-économique de l'Égypte dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, l'historien peint l'évolution de la situation individuelle de J. Ninet. En 1841, il se maria avec Marie Loukmaggi - une jeune fille issue de la «puissante colonie grecque d'Alexandrie» - et cultiva le coton à son propre compte dans le domaine de Solimanieh, situé au nord-est du Caire. Il écoulera ainsi 43 ans de sa vie active au bord du Nil. Expert hors pair du coton et écrivain journaliste à la plume indomptable, J. Ninet «appellera l'Égypte, à juste titre, sa seconde patrie, et se présentera aux correspondants de la presse internationale comme *fellah suisse*.» (p. 141)

En se basant sur le précieux témoignage du chroniqueur infatigable J. Ninet, les deux auteurs consacrent le volumineux chap. VII, 'Le Canal de Suez à vendre' (pp. 143-174), à l'évolution de l'économie et des finances en Égypte après la disparition de Méhémet-Ali. Ils s'arrêtent sur le rôle des principaux acteurs politiques dans le grand naufrage financier de l'Égypte pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle. Au sommet de l'oligarchie, sont ainsi décortiqués les faits et gestes inconséquents de deux maladroits vice-rois, Saïd Pacha et Ismaïl Pacha, et deux hommes étrangers nuisibles: l'astucieux ministre arménien Nubar Bey et le français Ferdinand de Lesseps, ami d'enfance de Saïd et patron profiteuse de la Compagnie coloniale chargée par le firman du 30 novembre 1854 de creuser le coûteux Canal de Suez. Par leur voracité et intérêt personnel, ces quatre parasites ont mené l'économie déjà surannée du jeune état égyptien, mais prospère sous Méhémet-Ali et Abbas Pacha, vers l'endettement ruineux à l'égard de l'Europe impérialiste puis l'invasion britannique, en 1882 (p. 149). «À Nubar, partisan du capital européen, soulignent les auteurs, Ninet attribuera la dette nationale égyptienne de 100 millions de livres sterling, l'afflux de l'argent étranger et la fondation des banques de crédit, la multiplication des concessions, des emprunts, l'hypothèque des domaines de l'Etat, les pertes égyptiennes causées par le canal de Suez, l'introduction de fonctionnaires européens dans toutes les administrations et le contrôle anglo-français du pays, bref la dégradation de l'Égypte en tant que nation.» (pp. 153-154) J. Ninet fut lésé par Ismaïl Pacha en personne dans ses intérêts légaux. Sous pseudonyme d'abord, il signa alors plusieurs brochures pamphlétaires, livres et articles critiques qu'il publiait en Europe et faisait entrer discrètement en Égypte. Sa plume fut virulente aussi bien à l'égard des abus du pouvoir égyptien en place que par rapport aux spéculations immorales des impérialistes européens en Égypte. Outré par les violations morales d'une Europe coloniale, le fellah suisse passera finalement, à l'heure de la fameuse rébellion d'Arabi Pacha, de la «neutralité à la révolution» (p. 174).

Si le lieu exact où les deux hommes révoltés par la tyrannie du vice-roi et ses complices européens, J. Ninet et Arabi Pacha, se rencontrèrent n'est pas connu, les occasions ne manquaient pas dans cette Égypte du dernier quart du XIX^e siècle travaillée par différents

courants nationalistes. «Ce fut peut-être dans la province de Charkieh, familière à Ninet qui sillonnait inlassablement le Delta, ou alors dans le cadre d'une des sociétés secrètes où les revendications nationalistes commençaient à trouver leur expression.» (Chap. VIII, p. 177). Les deux auteurs précisent toutefois, dans 'La révolution égyptienne (1882)' (chap. VIII), que ces «mouvements clandestins n'avaient rien à voir avec les loges maçonniques fondées par des Européens, probablement dès l'invasion napoléonienne, (1798) et qui ont fleuri tout au long du XIX^e siècle sous l'impulsion des émigrés italiens, français, anglais ou allemands.» (p. 178) Ces dernières loges furent protégées et constamment manipulées par Ismaël. Différents facteurs ont mobilisé les forces contre le régime khédival et ses alliés turcs et européens. Outre la dette et l'usure infernales, les égyptiens supportaient très mal l'envahissement de la cour, de l'État, de la haute administration, et même de l'armée par des éléments francophones corruptibles, étrangers à la nation.

James Sanua, un juif du Caire patriote et ami d'Arabi Pacha, se moqua de ce système de corruption dans une feuille satirique, *Abou Naddara* (L'Homme aux Lunettes), destinée au grand public. Le succès foudroyant de cette lithographie anonyme «anti-khédivale et anti-britannique» dépassait le Caire. Grâce aux missions et aux écoles de Méhémet-Ali, une classe d'ingénieurs et de lettrés égyptiens, dont Anouar Louca avait suivi le parcours dans *Voyageurs et écrivains égyptiens en France au XIX^e siècle* (Paris, 1970), avait en effet fait jour en Egypte parmi l'élite nationale et répandait dans la société les idées de liberté et de progrès.

En novembre 1876, l'institution par décret khédival du «contrôle de la France et de l'Angleterre sur les finances égyptiennes» achève de donner à la subordination politico-financière de l'Egypte la forme d'un «véritable protectorat» (p. 183). Les officiers ne tardèrent pas à protester dans la rue, surtout en 1879, l'année de tous les espoirs. Nubar fut alors renvoyé et Ismaël déposé par le sultan ottoman Abd-el-Hamîd et remplacé par son fils inexpérimenté, Tewfik. Le Manifeste du Parti national égyptien ne tarda pas à sortir en novembre, empreint de la terminologie des réformes helvétiques des années 1830 (Annexe, p. 265). Sa traduction française fut en fait rédigée par J. Ninet. La *Loi de liquidation*, promulguée par le *Contrôle* en 1880, en confisquant le reste du pays, provoqua l'année suivante les manifestations des colonels nationalistes, soutenues par les ulémas d'al-Azhar (p. 188).

Le chapitre IX, 'Le bombardement d'Alexandrie', revient sur les péripéties politiques qui ont amené les Anglais, mécontents comme les français du gouvernement égyptien national, à canonner la cité par mer, le 11 juillet matin, puis à y faire débarquer leurs troupes. Intervention militaire qui annonça la fin de l'État égyptien et le prévisible affrontement avec les troupes d'Arabi, campées un peu loin de la «cité en flammes, abandonnée à l'anarchie et au pillage» (p. 205).

'La débâcle' (pp. 211-224) des troupes éparpillées d'Arabi devant les forces régulières anglaises, explique les auteurs dans le chap. X, fut rapide, fin août 1882. Déchu de ses fonctions de ministre de guerre par le khédiva, traité de traître par le sultan, le chef de l'armée égyptienne Arabi Pacha manqua d'initiative. Il n'avait pas su ni attaquer les envahisseurs dans les premières semaines décisives ni utilisé les moyens stratégiques qui étaient à sa portée pour bloquer leur avancée. J. Ninet, qui faisait partie de l'état-major d'Arabi, fut arrêté et emprisonné à Alexandrie puis envoyé en Turquie, sous faux passeport égyptien. À l'escale, le vieil homme parvint à s'évader dans un vapeur français et arriva à Berne le 16 octobre 1882. Les dernières années de sa vie, l'homme engagé dont la sœur, l'épouse et la fille aînée avaient disparu quelques années auparavant, allait les passer dans d'«Ultime» luttes en Europe. Le

testament de John Ninet' (chap. XI, pp. 225-246). Grâce à son ami anglais Wilfrid Blunt qui croyait à sa juste cause, il obtint pour Arabi et ses compagnons un «procès en bonne et due forme» qui leur sauva la vie (p. 230). En 1884, sort à Berne son livre de témoignage sur *Arabi Pacha*. Avant de s'éteindre le 3 février 1895, chez une cousine de son père, J. Ninet aura le temps de réfléchir et d'écrire sur les grandes mutations sociales qui secouaient la Suisse (*Choses helvétiques vues de près*, Genève, 1888).

Dans le dernier Chap. XII, qui est aussi la 'Conclusion' (pp. 247-255) de l'ouvrage, les auteurs reposent la question de l'échec de la révolution d'Arabi Pacha et ses causes.

Au terme de cette lecture, nous pouvons relever, dans l'ouvrage, quelques lacunes de fond et de forme: absence regrettable des index ; imprécision de quelques références ; trop de confiance accordée aux chercheurs francophones et anglophones et peu de références aux travaux des chercheurs égyptiens arabophones ; trop de zones d'ombre restent dans la vie familiale de J. Ninet après son mariage en Egypte ; quelques rares coquilles par-ci par-là. Ceci dit, nous ne pouvons que recommander vivement, au lecteur, la lecture de cette excellente biographie sociale de J. Ninet à Genève et en Egypte. Beaucoup de qualités y sont palpables: le grand travail d'enquête mené patiemment et passionnément par l'éditeur des *Lettres d'Égypte 1879-1882* (Paris, CNRS, 1979) à travers plusieurs capitales européennes (Londres, Paris, Lisbonne, etc.) et sur plusieurs décennies, la riche documentation de première main (archives, lettres, brochures, etc.), l'analyse remarquable du discours des principaux protagonistes de l'Égypte des vice-rois, le choix judicieux des citations, la lisibilité des 12 chapitres soudés par une narration savante et attrayante, les belles illustrations et photographies et enfin la qualité de l'impression.

